

PORNÉ

Pour l'écrivain **Claude Arnaud**, Marilyn Monroe, incarnation du manque, reprend possession d'elle-même dans ses écrits intimes.

U

illustration Rita Mercedes pour Transfuge

N ŒIL LASCHÉ, que l'iris d'un petit animal paniqué éclairait soudain, entre deux minauderies de gamine; les sinuosités d'un corps toujours prêt à fondre entre des bras virils... Si Marilyn devint d'emblée mythique, c'est qu'elle actualisait le canon de l'orpheline ayant su s'élever au rang de putain sacrée. D'ordinaire, cette Porné

attachée aux temples grecs attendait la rédemption *via* l'amour, et ne la trouvait souvent qu'à travers la maternité. Norma Jeane n'eut jamais cette chance. Tout en s'offrant aux demi-dieux de l'Amérique (base-balleur, écrivains, acteurs...), elle s'effrayait à l'idée de devenir la femme de quelqu'un *en particulier*. Elle ne croyait pas qu'on puisse aimer autrui, encore moins le connaître vraiment. Freud, déjà...

Elle implorait chaque homme de l'adopter, dit Truman Capote, mais il y en a peu capables de jouer à la fois le rôle d'agent, de mari et d'amant, de géniteur, de psychanalyste et de coach – sans parler du père qu'elle n'a jamais eu et de la mère qui ne put l'élever. C'est mille hommes qu'elle espé-

rait en un, pendant féminin des mille et tre conquêtes de Don Juan. Or il n'y avait aucune raison que cet homme, s'il existât, s'attache à elle. La fausse blonde s'estimait si peu qu'elle aurait été la première à l'encourager! Condamnée à exciter pour survivre, la chrysalide ne put accoucher que d'une enfant

fragile, *une araignée dans sa toile*, disait-elle, jamais d'une femme.

On pouvait souffrir, en la voyant surjouer les sottises. Ses mines trahissaient une telle panique existentielle! Elle faisait penser à une cousine ultra-mammaire du Petrouchka de Stravinsky, ce pantin condamné à distraire les foules sur une scène, faute de pouvoir prendre place parmi les humains. Elle annonçait notre économie psychique – intériorisation du vide ambiant, besoin torturant de reconnaissance, surexposition obscène aux médias, éclatement à la moindre piqûre d'épingle, retour au vide initial. Une poupée jouant à la *bimbo*, comme le trahira le rêve où elle se voit opérée par Lee Strasberg, son mentor dramatique, lequel ne trouve au fond de son ventre que du son. L'incarnation même du manque, ce sentiment qui nous fait languir après ce qu'on a aussi bien que ce qu'on n'a pas.

Je l'ai mieux comprise en lisant ces *Fragments* où le désir de se perfectionner (lectures de Freud et de Faulkner, cure analytique et joutes d'intellectuels) le dispute à celui d'en finir, si honteux d'ordinaire, pleinement assumé ici. Petite-fille et fille d'aliénées, Norma Jeane vécut dans la hantise de l'effondrement mental – jusqu'à son internement. La fragilité inhérente à l'actrice se redoublait d'une peur d'affronter une réalité aussi peu sûre que des sables mouvants. Son corps avait beau mener une carrière frustrante de déesse vulgaire sous le nom de Marilyn – « *indécente par obéissance* », disait Pasolini – Norma Jeane se dissociait radicalement de lui, comme au cours d'un viol. Touchant de lucidité dans son penchant précoce pour l'auto-analyse, son être véritable se tenait à des années-lumière de cette enveloppe trompeuse: un vampire d'amour, bien plus qu'une vamp fatale.

Alors que des millions d'hommes et de femmes rêvaient de posséder les formes de Marilyn, le fantôme de Norma Jeane cherchait sans répit à s'incarner. Tout comme sa gaieté était triste, elle restait une parfaite inconnue sous sa célébrité. Tout réussissait à Marilyn Monroe, tout ratait pour Norma Jeane. « *Les gens heureux ne sont jamais nés* », disait Milton. **Claude Arnaud est romancier.** Dernier livre paru: *Qu'as-tu fait de tes frères?* Grasset, 2010.

